

rièrent à notre droite un assaut désespéré. Nulle part l'action ne fut plus sanglante. Montcalm et Lévis s'y exposèrent comme de simples soldats. C'était l'élite de l'armée anglaise qui se trouvait en cet endroit. Les montagnards d'Écosse, reconnaissables à leurs jambes nues et à leur costume bizarre, combattaient avec une impassible bravoure et une froide ténacité. Calmes sous le feu qui les décimait, ils ne reculaient un instant que pour revenir aussitôt à la charge. Enfin la valeur française l'emporta. Pris en flanc par les milices canadiennes, assaillis de front par les bataillons de Béarn, de la Reine et de Guienne que l'exemple de Montcalm électrisait, les intrépides highlanders lâchèrent pied. Ils se reformèrent plus loin, firent encore une tentative au centre contre Royal-Roussillon, et un dernier effort à gauche. Mais ils furent repoussés avec perte. A sept heures, Abercrombie frémissant de douleur et de rage, donna le signal de la retraite, laissant aux pieds de ces retranchements qu'il n'avait pu forcer, cinq mille de ses plus vaillants soldats. Sur la droite le sol était couvert des cadavres du régiment écossais.

Ainsi donc une poignée de héros, luttant contre des forces six fois plus nombreuses, avaient remporté le plus étonnant des triomphes. La principale armée d'invasion était en fuite. Montcalm et ses soldats avaient payé leur contingent de gloire à la vieille patrie française, et le nom obscur de Carillon s'inscrivait en lettres de feu dans nos fastes mili-